

On trouvait des groupes échelonnés sur plusieurs kilomètres, sans qu'on put dire quel était le principal. La fatigue commençait à se faire sentir. La plupart n'avaient dormi que quelques heures depuis trois nuits. La marche se ralentissait et la tête faisait des pauses fréquentes pour attendre ceux qui étaient en arrière. A chacune de ces pauses, des soldats s'endormaient sur le bord de la route et il fallait les secouer pour les faire partir. A l'aube, après un laborieux rassemblement, le régiment se retrouvait dans un ordre relatif, à environ dix kilomètres de Béziers. L'on reprit la proposition de former un Comité de deux membres par compagnie ; elle reçut son exécution, mais les hommes nommés le furent au hasard. Ils tinrent une assez longue délibération au cours de laquelle on débattit des conditions de la reddition : 1° Pas de punitions ; 2° le régiment ne changerait pas de garnison ; 3° les autres régiments seraient retirés du Midi. On avait admis au préalable que le gouvernement prendrait de telles mesures pour arrêter la marche sur Narbonne, que le résultat de la mutinerie se déciderait très probablement à Béziers. Par la suite ce comité n'eut aucune influence et son existence s'arrêta là. Pendant qu'on délibérait, le jour s'était levé et un peu d'entrain succédait à l'engourdissement de la nuit. On allait maintenant agir au grand jour. Les craintes du début s'étaient évanouies. Les cartouches gonflant les cartouchières et le grand nombre des camarades donnaient du courage à tous. Malgré de nombreuses défections à Vias, on se trouvait encore au moins 800. L'on se remit en marche pleins de résolution et d'espoir. Quelques éclaireurs précédaient la colonne à deux cents ou trois cents mètres. A un tournant de la route, ils se trouvèrent en présence d'un assez fort détachement de gendarmerie à cheval ; un gradé vint leur intimer l'ordre de s'arrêter. L'un des soldats répondit en montrant ses cartouches que les gendarmes feraient bien eux-mêmes de s'en retourner.

L'apparition du régiment donna un certain poids à ce conseil : sans attendre d'autres explications, les pandores firent prendre le trot à leurs chevaux et gagnèrent prudemment une bonne distance. Cet incident fit renaître l'enthousiasme. En voyant fuir la « force publique » les mutins prirent conscience de leur force. Pour la première fois ils se sentirent libres, hors des mailles de la loi.

L'on marchait à une bonne allure, comme si on eut voulu ne pas laisser aux gendarmes le temps de se ressaisir.

Soudain apparaissent au loin les uniformes bleus et rouges de fantassins : Des Soldats ! Le 81° ! Un peu d'étonnement et d'anxiété peut-être se manifeste : « Comment, on ose envoyer des soldats » contre nous ? Sachant que nous sommes armés ! Veut-on un » carnage ? Non, ils ne peuvent pas marcher contre nous, ils ne » tireront pas ! Et puis, s'ils tirent, on verra bien ! »

Une sorte de défi passa sur la colonne, on accéléra encore l'allure, tandis que la clique sonnait le pas de charge. Le 81° n'était pas au complet, il était numériquement plus faible que le 17°. Il avait pris position à l'intersection de la route d'Agde à Béziers avec le chemin du village à la gare de Villeneuve-les-Béziers, for-